

PIERRE SAUREL

La dôte fait parler



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 098

La dôte fait parler

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 370 : version 1.0

La dôpe fait parler

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Sir Arthur, le grand chef des espions des Nations-Unies, avait envoyé IXE-13, l'as des espions canadiens en mission.

Et comme il l'avait si bien dit :

– Ce sera peut-être votre dernière mission, IXE-13.

Notre héros était parti pour l'Allemagne, en compagnie du colosse marseillais, Marius Lamouche.

Il avait laissé en Angleterre, sa fiancée, Gisèle Tubœuf, et l'espionne canadienne, Francine Dermont, l'amie de Marius.

IXE-13, Marius, et le pilote Girouard devaient se rendre au dessus de l'Allemagne, en avion.

Tout près de Berlin, nos amis devaient sauter en parachute.

Mais la contre-attaque ennemie avait dérangé

les plans de nos héros.

L'avion fut descendu et bien que Girouard fût blessé, IXE-13 et Marius décidèrent de ne pas l'abandonner aux mains des nazis.

Après l'avoir soigné, ils devaient maintenant accomplir leur mission.

Les nazis possédaient, tout près de Berlin, d'importantes usines de guerre.

C'est de ces usines que partaient des trains pleins de munitions.

Comme les voies pouvaient être facilement bombardées, les nazis avaient fait creuser des voies souterraines.

Comme nous l'avons vu lors de notre dernier chapitre, nos amis réussirent à faire sauter les fameuses voies souterraines et à réduire en charpie les tunnels.

Girouard s'était aussitôt rendu à la maison qu'ils habitaient pour laisser partir le pigeon voyageur qui devait aller porter en Angleterre, le résultat de leur mission.

Maintenant, les alliés n'avaient plus qu'à

lancer une grosse attaque, bombarder les voies ferrées et ainsi, ils empêcheraient une bonne partie de l'armée allemande de se ravitailler en armements.

Déguisés en soldats nazis, IXE-13 et Marius s'étaient mêlés aux autres Allemands après l'explosion.

Malheureusement, la piste de Girouard avait été retrouvée et comme le lieutenant-pilote lâchait le pigeon, il était abattu d'une balle en plein front.

IXE-13 et Marius, montés sur des motocyclettes, comme les autres soldats nazis, avaient assisté impuissants à la mort de leur ami.

– Qu'est-ce que nous allons faire, maintenant, patron ?

– Marius, nous devons quand même nous réjouir, notre mission est accomplie.

– C'est vrai, peuchère, le pigeon va se rendre en Angleterre

– Oui. Quant à nous, il nous faut nous sauver au plus tôt. Regagner l'Angleterre.

– Si c’est possible.

– Oui, si possible, répéta IXE-13. Mais pourquoi ne pas nous servir de ces motocyclettes pour nous éloigner ?

– Bonne mère, vous avez raison.

Ils enfourchèrent aussitôt leurs motocyclettes et s’éloignèrent du lieu où le brave lieutenant Girouard avait trouvé la mort

– Où allons-nous ?

– Vers Neu-Strelitz.

– Ah oui, on est supposé y rencontrer quelqu’un qui pourra nous aider ?

– En effet, Hans Rusdet, 126 rue de la Swastika.

– Espérons qu’il pourra nous retourner en Angleterre.

Et nos amis filaient à pleine vitesse vers Neu-Strelitz.

Mais il y avait encore une assez longue distance à parcourir.

Réussiront-ils ?

*

Les officiers de Berlin et des alentours étaient tous au désespoir.

La voie ferrée souterraine venait de sauter.

Le commandant Von Tracht, l'ennemi juré d'IXE-13. et chef de la garnison de Berlin, fut un des premiers à apprendre la nouvelle.

— Ce sont certes des espions qui ont fait ce coup-là... sans doute les prisonniers qui ont réussi à s'évader... de l'avion en flammes.

Il donnait des ordres.

Il fallait guetter tous les ponts.

Fermer les routes afin d'empêcher les saboteurs de s'enfuir

Soudain, le téléphona résonna.

— Ya ? Ya ?

— Commandant ?

— Oui, oui, c'est moi, qu'y a-t-il ?

- Nous avons attrapé le saboteur.
 - Vrai ?
 - Oui... il s'était sauvé dans une maison... il envoyait un message par un pigeon-voyageur. Nous l'avons tiré à bout portant.
 - Vous avez bien fait. Et le pigeon, quel message contenait-il ?
 - Il nous a échappé.
 - Quoi ?
 - Il s'est sauvé... il s'est évadé.
 - Mein Gott... faites quelque chose... envoyez des avions pour essayer de le descendre...
 - Mais commandant, vous savez bien que c'est impossible.
 - Oui, vous avez raison.
- Le récepteur tremblait dans la main de Von Tracht.
- Tas d'imbéciles... laisser échapper ce pigeon... Enquêtez sur ce prisonnier pour voir si c'est l'un des hommes de l'avion.

– Bien, commandant.

– Donnez-moi des nouvelles le plus tôt possible.

– Entendu.

Von Tracht raccrocha.

Il se mit à marcher de long en large dans son bureau.

Il était très en colère.

Soudain, il décrocha le récepteur et sonna son secrétaire.

Tous étaient sur pieds, même en pleine nuit.

– Appelez-moi le Capitaine Bouritz.

Les lecteurs assidus d'IXE-13, doivent se rappeler du Capitaine Bouritz.

C'est l'assistant du commandant Von Tracht.

Bouritz était souvent venu à un cheveu de prendre IXE-13 au piège.

Mais le Canadien avait réussi à quelques reprises à lui filer entre les doigts.

Quand Bouritz réussissait une belle mission ;

le commandant Von Tracht en recevait les honneurs.

Si par contre, le capitaine échouait, eh bien, le commandant en profitait pour le blâmer et passer sur lui sa fureur.

Deux minutes s'écoulèrent

Von Tracht, ne voyant pas entrer Bouritz, sonna à nouveau son secrétaire.

– Ya, commandant ?

– Avez-vous appelé Bouritz ?

– Ya.

– Alors, pourquoi ne vient-il pas ?

– Il dit qu'il viendrait le plus tôt possible. Le temps de s'habiller, qu'il a répondu.

– Comment, s'habiller ?

– Il était couché... ah, ah... Mein Gott... il était couché.

– Mais oui, il était couché, commandant.

– Hein ?

– Tiens, je le vois justement, il vient.

– Faites-le entrer tout de suite.

Von Tracht raccrocha à nouveau.

On frappa à la porte.

– Entrez !

Bouritz parut.

Il salua :

– Heil Hitler !

– Heil Hitler ! répondit le commandant.

– Vous m’avez fait demander, commandant ?

– Ya !

Von Tracht s’approcha de lui, les yeux gros comme des boulets de canon prêts à éclater.

– Capitaine Bouritz !

– Ya ?

– Où étiez-vous ? Où étiez-vous, lorsque mon secrétaire vous a appelé ?

– Mais, dans mon lit, commandant... nous sommes en pleine nuit

– Je le sais, mais ce n’est pas une raison pour être couché.

– Non, commandant. Il y avait du travail supplémentaire ?

Von Tracht ragea :

– Bouritz vous êtes un imbécile.

– Oui, commandant.

– Un idiot.

– Oui, commandant.

– Un paresseux.

– Oui, commandant.

– On devrait vous dégrader.

– Oui, commandant.

– Jamais vous ne monterez jusqu’au rang de commandant. Vous entendez ?

– Oui, commandant.

– Pour devenir commandant, il faut être intelligent.

– Oui, commandant.

– Comme moi.

– Oui, commandant.

– Mais vous devriez m’écouter, suivre mes conseils, mes ordres.

– Oui, commandant.

– On dirait que vous n’avez pas confiance en moi. Suis-je si imbécile que cela ?

– Oui, commandant.

Von Tracht bondit :

– Qu’est-ce que vous dites ?

– Je voulais dire non, commandant.

– Ce n’est pas à vous que j’avais ordonné de mettre des gardes... de bien faire surveiller nos voies souterraines ?

– C’est bien à moi que vous aviez dit cela.

– Et qu’est-ce que vous avez fait ?

– Exactement comme vous me l’avez dit. J’ai posté des gardes partout... à chaque entrée. La preuve, c’est qu’il n’est rien arrivé.

– Comment, rien arrivé ? Mais vous n’êtes donc pas au courant ?

– Au courant de quoi ?

– Les voies souterraines... les tunnels viennent de sauter... une explosion... du sabotage.

Bouritz était devenu très pâle.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Vous serez tenu responsable, Bouritz... nous ne pouvons plus ravitailler nos armées...

– Si, il y a les voies ferrées sur terre.

– Croyez-vous que nous pouvons prendre des chances... vous allez voir si on ne vient pas les bombarder comme au début de la guerre. Je vais voir le führer, demain matin.

– Ah !

– Et écoutez-moi bien, Bouritz :

– J'écoute !

– Je vais demander au führer de vous condamner à mort, vous entendez ?

Bouritz n'eut pas le temps de répondre.

À ce moment, la sonnerie du téléphone résonna :

Von Tracht décrocha :

- Ya ?
- Commandant Von Tracht ?
- Ya, c’est moi.
- Nous sommes entrés dans la maison.
L’homme n’est pas mort !
- Hein ?
- L’homme qui a lancé le pigeon n’est pas mort. La balle ne l’a frappé qu’à la joue... il est sans connaissance... nous l’avons fait transporter à l’hôpital.
- Et qui est-ce ?
- C’est celui qui pilotait l’avion, nous l’avons reconnu.
- Bravo ! Continuez à faire surveiller les routes... il faut attraper ses deux compagnons... et quant à lui, s’il n’est pas mort... il va falloir qu’il parle... J’irai moi-même à l’hôpital... nous verrons bien qui aura le dernier mot.

II

– Bouritz ?

– Oui, commandant ?

– Vous pouvez vous compter chanceux, tout n'est pas perdu.

Un éclair de joie brilla dans les yeux du capitaine.

– C'est vrai ?

– Oui, vous allez m'accompagner à l'hôpital.

– Mais que s'est-il donc passé ?

– Je vous raconterez cela chemin faisant, venez.

– Bien, commandant

Les deux hommes sortirent du bureau du commandant,

Ce dernier donna des ordres à son secrétaire, puis accompagné de Bouritz, se dirigea vers

l'hôpital militaire.

*

IXE-13 et Marius continuaient leur route.

– Je ne sais pas si nous pourrons faire loin.

– Comment cela, patron ?

– Tu sais bien que l'on doit surveiller les routes... nous avons trois ponts à traverser...

– C'est vrai ?

– Oui.

Marius montra quelque chose du doigt.

– Patron... regardez... il y a une annonce en Allemand... l'indication pour Neu-Strelitz.

IXE-13 lut l'annonce et traduisit :

– Encore 29 milles. On dirait qu'on n'avance pas.

Juste à ce moment, ils virent quelque chose débouchant d'un tournant, au loin.

– Une voiture.

– Oui, c’est une automobile...

– Qu’est-ce qu’on fait ? On se cache ?

– Non, Marius, j’ai une idée.

Ils approchaient de la voiture.

– Ralentis.

Le Marseillais obéit.

Lorsqu’ils ne furent plus qu’à quelques pieds de la voiture, IXE-13 arrêta sa moto et se mit à faire des signes.

– Arrêtez ! Arrêtez !

La voiture stoppa.

Elle était conduite par un officier de l’armée nazie.

– Mein Gott, qu’est-ce qu’il y a ?

– Excusez-moi, major, avez-vous rencontré deux hommes ?

– Deux hommes ?

– Oui, deux espions... ils se sont sauvés et nous les recherchons... nous avons une bonne piste mais ils nous ont semé.

- Je ne les ai pas vus
- Ils portent le costume de soldats allemands
- Non, je ne les ai pas rencontrés.
- Merci, excusez-moi, major.

IXE-13 recula de quelques pieds.

Le major remit sa voiture en marche.

Il allait démarrer lorsqu'IXE-13 lui donna un violent coup de crosse de revolver sur la tête.

- Marius ?
- Oui, patron ?
- Va jeter les deux motocyclettes dans le précipice, là.
- Bien.

Le Marseillais transporta l'une des motos, puis vint chercher l'autre.

Lorsqu'il revint à l'auto, il aperçut IXE-13 vêtu du costume du major.

- En officier, on se rendra plus loin.
- Et lui, qu'est-ce que vous en faites ?
- La même chose que les motos... va le jeter

dans le précipice.

Marius s'éloigna avec les vieux vêtements d'IXE-13 sous son bras et le major sur son épaule.

– C'est fait, patron.

IXE-13 avait fait faire demi-tour à la voiture.

– Monte, et maintenant, espérons que nous arriverons sains et saufs à Neu-Strelitz.

*

Von Tracht et Bouritz arrivèrent à l'hôpital.

Ils demandèrent à voir le médecin en charge.

– Je voudrais voir le blessé qu'on a transporté tout à l'heure...

– Pas avant demain.

– Immédiatement, vous entendez !

Le docteur s'inclina.

– Bien, puisque vous insistez, mais je ne serai pas responsable.

– Taisez-vous.

– Bien commandant.

Il les emmena dans une chambre où Girouard reposait.

Il avait la figure enveloppée de bandeaux.

Sa blessure à l'épaule était aussi réouverte et on lui avait fait un autre pansement.

– Eh bien, va-t-il vivre ?

– Il a perdu du sang... il est faible... et cette blessure à la figure lui donne une forte fièvre.

– Je ne vous demande pas ce qu'il a, je vous demande s'il va vivre ?

– Je ne crois pas, commandant.

– Mein Gott ! il faut absolument le faire parler...

Le docteur réfléchit :

– J'ai quelque chose... mais...

– Mais quoi ?

– Ça le tuerait, à cause de sa fièvre.

– Ah !

Bouritz demanda :

– Parlerait-il ?

– Probablement... mais il n'aurait pas connaissance de ce qu'il dirait.

Von Tracht voulut avoir des précisions.

– Que voulez-vous dire ?

– Eh bien, je possède une drogue... le malade demeure inconscient mais il entend vos questions et y répond.

– Même s'il ne veut pas ?

– Tout se fait malgré sa volonté.

Von Tracht bondit :

– Mais c'est en plein ce qu'il nous faut... combien de temps pourra-t-il résister avec cette drogue ?

– Sa fièvre est forte... peut-être cinq minutes.

– C'est suffisant... préparez votre drogue, docteur.

– Très bien.

Le docteur sortit de la chambre.

- Bouritz ?
- Ya commandant ?
- Tu as un crayon, du papier ?
- Oui, j’ai mon calepin, commandant.
- Eh bien, tu vas prendre en note ses réponses.
- Entendu.

Le docteur revint avec une petite boîte contenant une seringue et des aiguilles.

Il sortit une ampoule dans laquelle on pouvait apercevoir un liquide jaunâtre.

Il introduisit le liquide dans la seringue, puis stérilisa une aiguille.

– C’est prêt, pouvez-vous lui tenir le bras, commandant ?

– Certainement.

Von Tracht prit le bras de Girouard et le souleva.

D’un petit coup sec, le docteur introduisit l’aiguille dans le bras, puis le liquide disparut peu à peu de la seringue.

Le docteur retira enfin la seringue.

– Voilà, c’est fait.

– Ça va être long avant qu’il puisse répondre à mes questions ?

– Non, une couple de minutes, peut-être... quand il ouvrira les yeux.

– Merci, docteur, vous pouvez nous laisser seuls avec le blessé.

Le docteur salua et sortit.

Von Tracht, penché sur le lit, examinait attentivement la figure de Girouard.

– Bouritz, attention...

– Il reprend connaissance ?

– Il bouge les yeux... oui, il les ouvre...

Von Tracht demanda :

– M’entendez-vous ?

Girouard répondit lentement :

– Oui.

Son oui était à peine perceptible tellement sa voix était faible.

- Quel est votre nom, d’où venez-vous ?
- Lieutenant Girouard... Angleterre...
- Votre avion s’est écrasé, n’est-ce pas ?
- Oui, avion, écrasé, attrapé par les canons des nazis, tombé dans la forêt, mais on s’est sauvé.
- Vous aviez une mission à accomplir ?
- Pas moi, mes amis, faire sauter le tunnel, ça a réussi, ils vont bombarder...

Von Tracht bondit :

- Tu vois, juste ce que je te disais, Bouritz... ils vont venir bombarder...
- Oui, commandant.
- Girouard, tes amis, où sont-ils ?
- Ils doivent me rejoindre... ici à la maison... après le départ du pigeon... ils ne viendront pas parce que je suis blessé...
- Ah, ils sont costumés en Allemands, n’est-ce pas ?
- Oui.
- Et où deviez-vous aller ?

– Sais pas... c'est l'autre qui donnait les ordres...

– Combien étiez-vous dans l'avion ?

– Trois !

– Et les deux autres, qui sont-ils ?

– Des espions.

– Tu sais leurs noms ?

– Un s'appelle... Marius... l'autre IXE-13.

Une bombe serait tombée au milieu de la chambre qu'elle n'aurait pas produit plus d'effet sur les deux officiers nazis.

Bouritz avait échappé son crayon et son calepin.

Von Tracht était devenu pâle comme la mort.

Puis brusquement, il se mit à jurer :

– J'aurais dû y penser... Mein Gott... IXE-13... ce chien d'espion... mais on ne le prendra donc jamais.

– IXE-13, répéta Bouritz.

Von Tracht souleva Girouard :

– Tu sais où ils sont ?

– Non... non, sais pas...

Bouritz l’interrompt :

– Commandant, sa blessure, il a dû la soigner, il a dû voir un docteur... peut-être que si vous lui demandiez...

– Bouritz, tu es un génie, tu as raison cent pour cent... ils ont reçu de l’aide de la part de nazis...

Il se pencha de nouveau vers le blessé :

– Girouard, tu m’entends ?

Un faible oui sortit de sa bouche.

Le lieutenant avait fermé les yeux de nouveau.

– Dis-moi, quelqu’un t’a soigné ?

– Oui.

– Qui ?

– IXE-13.

– Mais tu n’as pas reçu d’aide du dehors... tu n’as pas vu de docteur... d’ami d’IXE-13 ?

– Oui... oui... docteur... jeune fille...

– Leurs noms, vite.

– La jeune fille... elle s'appelait... s'appelait...

– Parle, parle.

Von Tracht cria :

– Bouritz, appelle le docteur, il faut qu'il le ranime, qu'on sache le nom de ces traîtres.

– Oui, commandant.

Bouritz bondit hors de la chambre.

Il trouva le docteur à son bureau.

– Vite, docteur, venez. Le blessé est de nouveau sans connaissance... et nous n'avons pas tout appris.

Le docteur bondit dans l'escalier.

Le gros Bouritz essoufflé, avait beaucoup de misère à le suivre.

Le docteur se pencha vivement sur Girouard.

– Eh bien ? Parlez...

Le docteur releva la tête :

– Il ne dira plus rien... il est mort...

– Vous êtes sûr ?

– Parfaitement.

– Mein Gott.

Von Tracht rageait, il lui fallait passer cela sur quelqu'un, aussi, se tourna-t-il vers Bouritz :

– C'est ta faute.

– Hein ?

– Si tu n'avais pas parlé, si tu m'avais donné le temps de questionner... il aurait tout dit.

– Oui, commandant.

– Imbécile, maintenant, nous ignorons le nom de ces traîtres.

– Mais nous savons tout de même une chose, commandant, le nom des deux autres... IXE-13...

– Oui, et cette fois-ci, il ne pourra pas s'échapper.

Le Lieutenant Girouard est bien mort, mais il n'a pas dévoilé le nom des Allemands qui les avaient aidés.

Cependant, il a trop parlé.

IXE-13 et Marius pourront-ils s'enfuir maintenant qu'on connaît leur identité ?

III

IXE-13 et Marius venait de commettre, sans le savoir, leur plus grave imprudence.

Ils étaient sur une montagne.

Et c'est du haut de cette montagne, dans un précipice, que le Marseillais avait lancé les deux motocyclettes, puis le corps nu de l'officier allemand.

Mais il n'avait pas remarqué une chose.

C'est qu'en bas, à peine perceptible, passait une autre route.

Et c'est sur cette route que vinrent s'arrêter les motocyclettes et le corps du nazi.

Cinq minutes plus tard, le tout était découvert par une gentille demoiselle qui passait en voiture.

Prise de peur, elle se rendit au poste d'armée le plus près.

– Venez, venez vite, il y a eu un accident terrible sur la route.

– Où ça ?

– Près d’ici, un homme mort... un homme nu.

Le soldat sursauta :

– Qu’est-ce que vous dites ?

– Je dis que l’homme est nu et il est mort.

– Ça, par exemple.

Le soldat qui avait reçu les ordres quelques minutes plus tôt de bloquer les routes et de ne pas laisser enfuir les deux espions, se leva :

– Ça se rapporte peut-être à cela... allons voir.

Il sortit avec quelques autres de ses compagnons.

Ils se rendirent sur la route.

– Des motocyclettes...

– Ya... regardez le mort...

Un caporal se pencha :

– Mein Gott, c’est le major Fiomersh.

– Hein ?

- Oui, regarde-le.
 - Mais tu dis vrai, Adolf... vite, il faut prévenir les autres officiers par téléphone.
 - Je comprends tout, Herman !
 - Quoi ?
 - Le major se promenait sur les routes dans l'espoir de trouver une piste des prisonniers... eh bien ?
 - Eh bien quoi ?
 - Les prisonniers l'ont trouvé avant.
- Ils entrèrent au poste.
- La jeune fille demanda :
- Je puis repartir ?
 - Oui, oui, allez-vous-en... mais faites bien attention... il y a deux criminels sur la route, soyez prudente.
 - Merci.
- Elle sortit.
- C'est épouvantable... deux hommes contre toute une armée... ils avaient réussi à dépister les

ennemis et voilà qu'à cause de moi... je regrette d'avoir trouvé le cadavre...

Elle monta dans sa voiture.

– Ils n'allaient certes pas du côté de Berlin... donc, par là, sur la route d'en haut... je voudrais me racheter.

Elle fit démarrer sa voiture, l'une des plus puissantes qu'il puisse exister.

Cependant, à l'intérieur, le caporal s'était emparé de l'appareil téléphonique.

– Allo ?

– Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

– Nous venons de trouver le major Fiormersh, mort, on lui a volé sa voiture et ses vêtements.

– Très bien, nous allons avertir tous les postes de garde... cette fois, les prisonniers ne pourront aller loin.

Von Tracht et Bouritz étaient revenus à leur bureau.

La colère de Von Tracht n'avait pas duré.

Il n'avait plus qu'une préoccupation.

– Il faut les prendre... et vivants si possible... j'aimerais avoir une petite conversation avec ce bon IXE-13... nous aurions du plaisir.

– À qui le dites-vous, commandant ?

Von Tracht prépara un message.

Il envoya dans tous les postes, une description exacte de nos héros.

– Même s'ils sont maquillés, nous pourrons quand même aider à les retracer... la grandeur... le poids... ils ne peuvent changer cela...

Bouritz se frotta les mains :

– Commandant ?

– Oui ?

– Quelque chose me dit que nous les attraperons avant longtemps.

*

– Attention, Marius, un pont, tu vois, ils gardent l'entrée.

– Nous allons leur parler ?

– Non, couche-toi à terre, vite, et laisse-moi arranger cela. Marius se jeta à terre aux pieds d'IXE-13.

Notre héros accéléra la vitesse.

Rendu à quelques pieds du barrage, il freina brusquement :

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

– Vite, laissez-moi passer... Nous les poursuivons...

– Qui ?

– Les espions. Ils sont passés ici.

– Non.

– Je vous dis que oui... ils ont coupé les fils téléphoniques reliant notre poste à l'autre plus loin.

– Mais major, nous gardions...

– Et qui vous dit qu'ils n'ont pas traversé la rivière plus loin, à la nage.

– Oui, c’est possible.

– Allons, laissez-moi passer, vous me faites perdre un temps précieux.

Les soldats ne pouvaient pas se méfier.

Comment redouter un major ?

Et puis, ils recherchaient deux hommes.

On ouvrit la barrière, et IXE-13 reprit sa course folle.

– Marius, il ne nous reste que dix milles et nous serons rendus à notre lieu de destination.

– Nous avons encore des ponts, patron ?

– Oui, deux ponts.

– Peuchère, c’est ce qui m’inquiète le plus.

L’officier téléphonait dans tous les avant-postes.

Il leur disait de surveiller la route. D’arrêter la voiture du major.

– Poste 23 ?

– Ya ?

– Ici lieutenant Oberlin. Surveillez les ponts,

fermez complètement la route.

– C’est déjà fait.

– Oui, mais soyez encore plus prudent, les espions sont près de chez-vous et ils ont réussi à se trouver une voiture.

– Très bien.

– De plus, ils ont tué un major, et l’un des deux a pris la voiture.

– Hein ?

– La voiture est grise, c’est un dernier modèle.

Le jeune sergent échappa le récepteur.

Comme un fou, il s’élança vers la porte.

– Mein Gott, vite, des voitures, des motocyclettes.

– Pourquoi ?

– Cet homme n’était pas un major, c’était un des espions, rattrapez-le.

– Bien.

Les soldats bondirent comme des fous.

Le sergent revint à l’appareil.

– Allo, lieutenant ?

– Ya ?

– Nous allons les attraper, ils viennent tout juste de foncer.

– Hein ?

– Je vais avertir à l'autre pont également.

– Attrapez-les, nom de Dieu.

Les motocyclistes partaient déjà.

Un caporal avait pris le volant d'une très puissante voiture.

– Nous les rejoindrons.

Le sergent sonna l'autre pont.

– Ya ?

– Ici poste 23. Les espions viennent de passer, ils sont en voiture, l'un d'eux est costumé en major.

– Très bien, nous le savons déjà.

– Ils s'en vont vers votre pont, il n'y a pas d'autres voitures sur la route, arrêtez-les. Faites un barrage dans le milieu de la route.

– Entendu, tout de suite.

Au poste 24, le caporal raccrocha.

Il donna des ordres.

Aussitôt, on sortit de la cour arrière, une vieille charrette, quelques barils vides et on plaça le tout dans le milieu de la route.

– S'ils passent à travers ça, ils ne pourront aller loin.

Et les soldats regardaient la route avec impatience.

Soudain un petit point noir apparut au loin.

Était-ce la voiture de nos deux héros ?

*

Von Tracht et Bouritz ne parlaient plus.

Ils étaient nerveux.

Les minutes passaient et on n'avait pas de nouvelles d'IXE-13.

Soudain, la sonnerie du téléphone résonna :

Tous les deux se précipitèrent comme des fous.

Ce fut Bouritz qui attrapa le récepteur.

Mais Von Tracht le regarda d'un œil si flamboyant, que le capitaine jugea préférable de laisser répondre son supérieur.

Il remit donc le récepteur au commandant :

– Ya ?

– Commandant Von Tracht ?

– C'est moi

– Bonne nouvelle, commandant.

– Vous avez les prisonniers ?

– C'est une affaire de minutes, maintenant. Déguisé en major, votre IXE-13 a réussi à tromper la vigilance du poste numéro 23.

– Mein Gott.

– Mais on les poursuit et le poste 24 vient de faire un barrage sur la route, ils ne pourront jamais passer, ils doivent être pris à l'heure qu'il est...

– Il n’y a pas d’autres routes entre les postes 23 et 24 ?

– Non, et il n’y a que quatre milles entre les deux ponts.

– Mein Gott, la joie m’étouffe... c’est vraiment le plus beau jour de ma vie.

Il raccrocha.

– Ils sont pris ? demanda Bouritz.

– Pas encore, mais dans quelques secondes...

Le commandant se mit à marcher de long en large.

Soudain, il s’arrêta devant le capitaine :

– Bouritz, je ne puis résister plus longtemps à la joie de saluer mon cher ami IXE-13. Viens avec moi.

– Où allons-nous ?

– Au poste numéro 24 où doivent se trouver en ce moment IXE-13 et son ami Marius.

IV

La voiture d'IXE-13 filait à une grande vitesse.

IXE-13 regarda l'indicateur.

– Encore sept milles, Marius.

Mais le Marseillais ne répondit pas.

Il regardait vers l'arrière.

Soudain, il murmura :

– Non, non, je ne me trompe pas...

– Quoi ?

– Là-bas dans le tournant, j'ai vu des ombres, comme des motocyclettes,

– Hein ?

– Tiens, regardez patron... ils filent à une grande vitesse. Ils nous poursuivent.

IXE-13 tenta d'appuyer encore plus sur

l'accélérateur.

Mais la pédale touchait le fond.

– Bonne mère, ils se rapprochent...

Marius se leva sur son banc et se jeta sur le siège arrière.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– Un bon vieux truc, patron.

Dans son rétroviseur, IXE-13 vit enlever le siège arrière de la voiture.

– Je vais le jeter sur la route.

À ce moment, IXE-13 cria :

– Inutile Marius, regarde en avant...

– Quoi ?

– Un barrage, ils ont fait un barrage dans le milieu de la route.

– Bonne mère.

Les motocyclistes se rapprochaient de plus en plus.

Ils étaient suivis d'une grosse voiture.

Ils ralentirent brusquement en voyant le pont.

– Patron, qu’est-ce que nous faisons ?

– Il n’y a qu’une chose à faire... couche-toi à plat ventre, Marius.

– Mais.

– Couche, te dis-je.

Marius obéit.

IXE-13 regarda venir le pont à une très grande vitesse.

– Des barils, une charrette, nous avons une chance, ce n’est guère solide.

IXE-13 regarda la route, le pont était large avec un bon garde-fou.

– Attention.

Sans ralentir, il fonça dans le tas.

Un baril leva complètement en l’air.

La voiture frappa la charrette.

Cette dernière se brisa en morceaux.

IXE-13 s’était penché en avant, se préservant la tête.

La voiture fit un bond de côté et alla frapper le

garde-fou du pont.

IXE-13 ouvrit les yeux.

La voiture se dirigeait vers l'autre garde-fou.

Le devant et l'aile droite était enfoncés.

Le Canadien donna un violent coup de roue.

La voiture reprit le centre de la route.

– Elle roule encore, Marius, Marius.

– Ne tirez pas !

– Lève-toi imbécile, nous sommes passés.

Les Allemands tiraient.

Mais déjà la voiture d'IXE-13 était trop loin.

Les nazis qui poursuivaient IXE-13 durent attendre un bon deux minutes avant qu'on nettoie la route.

– Hé, que c'est donc regrettable.

– Quoi donc, Marius ?

– Il nous restait encore de la dynamite et des grenades dans notre sac... nous aurions dû les emporter.

– Il est trop tard maintenant

– Nous aurions fait sauter le pont derrière nous.

IXE-13 regarda de nouveau l'indicateur.

– Encore cinq milles pour Neu-Strelitz. Si nous nous rendons jusque-là, nous sommes sauvés.

*

– Mein Gott... ils sont passés.

– Vite, caporal, appelez l'autre pont.

– Bien.

Le Caporal bondit à l'intérieur.

Il sonna un numéro.

– Poste 25.

– Ici poste 24. Les espions ont réussi à franchir notre barrage... ils se dirigent vers votre pont à une grande vitesse.

– Très bien, nous nous en occupons.

L'officier du poste 25 raccrocha.

Il réfléchit quelques secondes.

– Oui, c’est une bonne idée.

Il sortit du poste.

– Écoutez, vous allez barrer la route avec ce que vous pourrez trouver.

– Bien, capitaine.

– Mais arrangez-vous de manière à ce que la voiture puisse passer quand même, j’ai mon idée.

– On transporta des morceaux de bois au milieu de la route. On dressa un barrage.

– Maintenant, tous les soldats disponibles, sur le pont.

Une vingtaine d’hommes se présentèrent.

– Placez-vous entre les piliers de fer et lorsque la voiture franchira le barrage, le chauffeur perdra momentanément le contrôle, alors tirez sur la voiture, sur les pneus, partout.

– Entendu, capitaine.

Une vingtaine d’hommes se placèrent entre les piliers du pont.

Tous étaient prêts à tirer.

– Et moi, je leur donnerai le coup de grâce.

Le capitaine entra dans le poste et sortit bientôt avec une mitrailleuse.

Il alla se placer à la sortie du pont, au milieu de la route.

– Et maintenant qu'ils viennent. Cette fois, ils ne passeront pas.

*

La jeune fille qui avait trouvé le corps du major connaissait la région sur le bout de ses doigts.

Elle connaissait les raccourcis.

Les petites routes montagneuses coupaient énormément de chemin.

Deux fois, on l'arrêta. Mais c'était une jeune fille et on recherchait des espions.

On la laissa donc passer.

– Je sauve presque six milles.

La route débouchait, sur le grand chemin à deux milles seulement du poste numéro 25.

Lorsqu'elle arriva sur la route, elle ne vit rien.

Elle arrêta sa voiture.

– Je vais attendre ici.

Le jour se levait et il commençait à faire clair.

– Après tout, ce sont des hommes, et peut-être des Français.

Comme en un rêve, la jeune fille se revit un an avant la guerre.

Elle était tombée amoureuse d'un jeune Français.

Un petit cousin fort éloigné.

Le roman d'amour avait duré un mois seulement.

Le Français était retourné dans son pays à cause des menaces de guerre.

Elle avait reçu deux lettres de lui.

Il s'était enrôlé dans l'armée française et

devait se battre tout près de la ligne Maginot.

La guerre arriva.

En lion, les nazis bousculèrent tout sur leur passage.

Et les Français étaient tués par milliers.

La belle Allemande n'entendit plus jamais parler de son amoureux.

Elle en garda une sorte de rancune personnelle aux nazis. Maintenant, l'occasion se présentait... elle pouvait peut-être venger la mort de son Français.

– Oui, je veux les aider plus que jamais.

*

– Marius ?

– Oui patron ?

– Tu ne vois rien en arrière ?

– Non, nous avons pris une assez bonne avance, je crois.

– Et nous approchons, encore trois milles.

Le Marseillais soupira :

– Nous approchons du pont, peuchère.

À ce moment, IXE-13 sursauta :

– Hé, regarde.

– Quoi ?

– Un point noir, là-bas, on dirait une voiture...

– Bonne mère, ils nous attendent...

IXE-13 se rapprochait du point.

– Non, il n’y a qu’une personne dans le milieu de la route... elle fait des signes...

– Passons sans arrêter, peuchère.

IXE-13 lança :

– C’est une jeune fille...

IXE-13 réfléchit rapidement.

S’il continuait, toute la garnison devait l’attendre au pont.

– Même si c’est une jeune fille, c’est notre seule chance.

– Pourquoi ?

– Prendre sa voiture, Marius, elle est bleue et la nôtre est grise.

IXE-13 ralentit brusquement.

Marius sortit son revolver.

La voiture freina pour enfin s'arrêter.

La jeune fille s'élança :

– Un major, deux hommes, une auto grise, c'est cela, vite, venez.

IXE-13 la regardait, abasourdi :

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Venez avec moi, dépêchez-vous.

IXE-13 craignait un piège.

– Écoutez-moi... c'est votre seule chance.

Marius regardait en arrière.

– Patron, ils viennent, je les ai vus dans le tournant.

Il fallait prendre une chance.

IXE-13 avança sur le bord de la route.

Il fit stopper sa voiture.

– Viens, Marius.

La jeune fille était déjà rendue à sa voiture.

IXE-13 et Marius montèrent près d'elle.

Elle démarra rapidement et reprit le petit chemin presque impraticable dans la montagne.

V

Une grosse voiture s'arrêta au poste numéro 24.

Deux hommes en descendirent.

Aussitôt, les soldats se mirent au garde-à-vous.

Le commandant Von Tracht demanda :

- Qui est en charge ici ?
- Le capitaine est parti, répondit un sergent.
- Alors, c'est vous ?
- Oui.
- Nous voulons voir les prisonniers ?
- Quels prisonniers ?
- Imbécile, nous voulons voir les deux espions que vous avez capturés.

Le sergent bégaya :

– Nous les avons manqués.

– Quoi ?

– Oui, nous les avons manqués, ils ont passé malgré notre barrage.

Von Tracht se fâcha.

Il lança un flot de jurons.

– Bouritz !

– Ya commandant

– Je vais continuer, toi, reste ici et prends les noms de tous les soldats de cette garnison... ils seront punis comme ils le méritent.

– Bien commandant

Von Tracht reprit place dans sa voiture.

– Et maintenant, où sont-ils ?

– Ils continuent vers Neu-Strelitz, vingt hommes les attendent à l'autre pont.

– Merci.

La voiture de Von Tracht démarra.

Encore une fois, IXE-13 lui avait échappé.

Mais cette fois, c'était certain qu'il ne pourrait

aller loin.

Von Tracht filait à une grande vitesse.

Enfin, au bout de quelques minutes, il aperçut des motocyclettes et deux voitures arrêtées sur la route.

– Il les ont...

Von Tracht ralentit et descendit de voiture.

Deux soldats s'avancèrent une carabine à la main :

– Halt !

En voyant le costume du commandant, ils baissèrent leurs fusils et levèrent les bras :

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

Von Tracht demanda :

– Que se passe-t-il ?

– La voiture des espions, c'est celle-là...

– Pourquoi est-elle arrêtée ici ?

– Ils ont dû s'arrêter à cause du manque de carburant.

- Vous avez vérifié ?
 - Il en reste à peine quelques gouttes, ils n'auraient pu se rendre jusqu'au pont.
 - Et maintenant, qu'est-ce que vous faites ?
 - Dix hommes fouillent les alentours, un autre est allé prévenir la garnison du 25 pour qu'on nous envoie de l'aide.
 - Parfait... où est le capitaine ?
 - Quelque part dans la montagne.
 - Sur quel côté est-il parti ?
 - À gauche.
 - Merci
- Von Tracht s'éloigna, à la recherche du capitaine.

*

Marius sourit à IXE-13 :

- Peuchère, nous avons bien fait d'arrêter, et d'obéir à cette jeune fille.

– À qui le dis-tu ?

IXE-13 aurait encore plus remercié la jeune Allemande s’il avait su qu’il ne lui restait plus que quelques gouttes de gazoline dans son moteur.

Cette fois, il l’avait échappé belle sans s’en douter.

La jeune fille se retourna brusquement.

IXE-13 et Marius avaient parlé en Français.

– Vous êtes Français ? demanda-t-elle dans leur langue.

– Moi, je suis Français.

– Et vous ?

– Canadien.

IXE-13 la regarda curieusement :

– Vous parlez bien le français pour une Allemande.

– Vous trouvez ?

– Oui, où l’avez-vous appris ?

La jeune fille leur fit le récit de ses amours.

– Je ne l’ai jamais oublié... et j’avais promis un jour de sauver des Français, voilà, ma mission est accomplie.

Depuis qu’ils avaient quitté la grande route, la jeune fille avait tourné à maintes reprises dans des petits chemins de terre.

Elle connaissait la région comme pas une, y demeurant depuis son enfance.

– S’ils nous recherchent, ils auront de la difficulté à nous trouver...

Elle sourit :

– Ils ne vous trouveront pas, la plupart des militaires ne connaissent pas ces chemins et ils se perdraient vite.

– Tant mieux.

IXE-13 demanda :

– Pouvons-nous vous demander votre nom ?

– Oui, je m’appelle Madeleine, c’est un nom bien français, ma mère est de descendance française, bien qu’elle soit allemande, elle s’appelait aussi Madeleine.

– Ah bon, eh bien, peuchère, ça fait plaisir de rencontrer du bon monde dans ce pays-ci.

Le Canadien essayait de s’orienter.

– Est-ce qu’on approche de Neu-Strelitz ?

– Non, nous nous en éloignons.

IXE-13 sursauta :

– Qu’est-ce que vous dites ?

– Mais bonne mère, il nous faut aller à Neu-Strelitz, c’est le seul moyen de nous sauver...

– Très bien, fit la jeune fille, nous pouvons retourner, mais je vous préviens que vous ne vous rendrez jamais à Neu-Strelitz.

– Pourquoi ?

– Mais parce qu’on doit avoir fermé toutes les routes.

– Diable !

– Où nous emmenez-vous ?

– Chez une de mes vieilles tantes. C’est elle qui m’a élevée. Elle habite la montagne.

– Nous y serons en sûreté ?

– Oui, d’ailleurs, elle ne sait pas qui vous êtes.

– Bon, nous nous fions à vous, mademoiselle Madeleine.

Cinq minutes plus tard, après avoir pris divers chemins plus ou moins praticables, la voiture s’arrêta devant une petite maisonnette.

– Ma tante reste seule. Elle a deux employés qui habitent la maison voisine. Je viens souvent lui rendre visite.

Une vieille femme sortit de la maison.

– Ma tante !

– Madeleine !

Les deux femmes s’embrassèrent tendrement.

– Ma tante, je vous amène de la visite... deux bons amis à moi...

– Vrai ?

– Un officier et un soldat de l’armée nazie, ils sont en congé.

– Mais, tu as bien fait, Madeleine... comme ça, tu vas passer quelques jours ici ?

– Probablement.

– Tant mieux, je me sens tellement seule. Ça fait plus de deux mois que tu n’es pas venue.

– Je sais et je m’en excuse, ma bonne tante.

Elle donna des noms fictifs à IXE-13 et à Marius.

– Voici le major Frédéric Haustenson et le soldat Karl Fush.

La vieille leur tendit la main :

– Vous êtes les bienvenus chez nous.

Ils entrèrent dans la maison.

– Ma tante ?

– Oui, Madeleine.

– Je crois que ces messieurs sont très fatigués. Pourriez-vous leur permettre de se reposer. Ils ont voyagé une partie de la nuit.

– Mais certainement, je vais préparer leurs chambres. Et toi ?

– Oh moi, je ne suis pas fatiguée du tout.

– Bon, je vais préparer cela.

La vieille disparut dans l'escalier menant au second étage.

– Mademoiselle Madeleine ?

– Oui ?

– Pouvez-vous nous rendre un grand service ? demanda IXE-13.

– Certainement, parlez.

– Vous, vous pouvez vous rendre à Neu-Strelitz ?

– Facilement, c'est à huit mille d'ici.

– Bon. Prenez cela en note, s'il vous plaît.

Elle alla chercher un crayon et un papier :

– 126 rue de la Swastika. Vous l'avez ?

– Oui.

– Là, vous demanderez monsieur Hans Rusdet. Compris ?

La jeune fille fit signe que oui.

– Maintenant, je vais vous donner les paroles du code numéro 12. Vous les brûlerez ensuite.

– Bien.

– Vous direz tout ce que je vais vous dire à monsieur Hans Rusdet.

IXE-13 récita le code pendant que Madeleine prenait tout en note.

– J’ai tout pris.

– Bon, maintenant, vous lui direz que nous sommes chez votre tante et que nous avons besoin d’aide et qu’il nous faut gagner l’Angleterre le plus tôt possible,

– Entendu. Aussitôt que vous serez installés je dirai à ma tante que j’ai quelqu’un à voir et j’irai. Vous pouvez vous reposer en toute tranquillité.

– Très bien, merci beaucoup. Nous vous devons une éternelle reconnaissance.

– De rien.

La vieille reparut dans l’escalier.

– Allez dormir et pendant ce temps, je vous préparerai de quoi manger.

– Très bien, merci, madame.

Elles les conduisit à leur chambre.

Marius et IXE-13 se jetèrent sur le lit

Il faisait bon de détendre un peu leurs nerfs.

Ils ne tardèrent pas à tomber dans un profond sommeil peuplé de cauchemars.

Ils voyaient les nazis les poursuivant partout.

Mais chaque fois, au moment où ils allaient se faire prendre, IXE-13 et Marius réussissaient à leur échapper.

Deux fois, IXE-13 se réveilla tout en sueur.

C'était loin d'être un sommeil reposant.

VI

– Ma tante ?

– Oui, Madeleine ?

– Avez-vous besoin de moi ?

– Non, pourquoi ?

– Parce que j’ai quelqu’un à aller rencontrer à Neu-Strelitz, je pourrais en profiter pendant que mes amis dorment.

– Mais oui, fais-le, tu ne seras pas longtemps ?

– Mais non, ma tante.

– Alors, nous t’attendons pour déjeuner... sais-tu que vous êtes arrivés à bonne heure ?

– Je sais, mais je sais aussi que vous êtes toujours levée à cinq heures.

– Ça c’est vrai, ma fille, c’est pour cela que je suis toujours en santé. Couchée tôt, mais levée matin, voilà tout le secret.

Madeleine sortit.

Elle monta dans sa voiture et se dirigea vers Neu-Strelitz.

Au pont, avant d'arriver à la ville, elle se fit arrêter par les soldats.

Longuement, ils l'interrogèrent

Mais, Madeleine déclara qu'elle n'avait vu aucun homme et qu'elle se hâtait pour aller chercher un médecin à Neu-Strelitz, pour sa vieille tante malade.

On la laissa passer.

Cinq minutes plus tard, la voiture s'arrêta devant le numéro 126 de la rue Swastika.

Madeleine sonna.

Un vieil homme vint répondre.

— Monsieur Hans Rusdet, s'il vous plaît ?

— C'est moi.

Madeleine avait sorti son petit calepin.

— Avez-vous de quoi manger ?

— Qu'est-ce qu'il vous faut ?

- De la nourriture réconfortante.
 - J’ai plusieurs sortes de nourritures qui peuvent vous aider.
 - J’aimerais de la nourriture anglaise.
 - Veuillez entrer, je vais vous en donner.
- La porte se referma.
- L’homme avait récité le code mot à mot.
- Passez ici, mademoiselle. Veuillez vous asseoir.
 - Merci.
 - Alors, que puis-je faire pour vous ?
 - Je viens de la part de deux de vos amis. Vous devez en avoir entendu parler ?
 - Les deux espions qui réussissent à déjouer les nazis ?
 - Exactement. Je leur suis venu en aide. Ils sont chez ma tante.
 - Votre tante ?
- Madeleine expliqua à l’homme où était située la demeure de sa vieille tante.

– Il n’y a pas de danger... ils sont en parfaite sécurité.

– Et que veulent-ils, au juste ?

– Regagner l’Angleterre le plus tôt possible.

Le vieux resta de longues secondes sans parler.

– Attendez-moi ici, je vais essayer d’arranger cela.

Il sortit de la pièce.

– Très bien, mademoiselle Madeleine, je vais vous suivre chez votre tante.

– Vous avez trouvé quelque chose ?

– Oui. Voyez-vous, les Allemands ne me redoutent pas, et je possède un haut poste parmi les nazis... je m’occupe de l’aviation, alors, c’est facile pour moi, d’aider quelques amis.

– Je vous comprends... venez, monsieur Rusdet.

Tous les deux sortirent.

Ils prirent place dans l’automobile de la jeune fille.

– Allons-y, nous serons là dans un quart d’heure.

*

La tante de Madeleine avait réussi à avoir l’électricité et le téléphone pour sa maison.

Elle avait dû attendre deux ans.

Au début, on ne voulait pas, ça coûtait trop cher.

Mais elle réussit à faire travailler des influences et après de longues attentes on lui donna enfin ce qu’elle demandait depuis longtemps.

Pendant qu’elle préparait le repas, elle ouvrit la radio.

– Un peu de musique... ça rend la maison plus gaie.

Soudain, la musique s’arrêta.

– Nous arrêtons momentanément le programme en cours pour vous donner un

bulletin spécial.

La tante se rapprocha et mit le radio plus fort

– Les deux espions ennemis échappent de nouveau à nos soldats.

Les deux espions qui ont réussi à faire sauter le tunnel des voies ferrées sont encore au large.

Leur voiture ayant manqué de gazoline tout près de Neu-Strelitz, les officiers de nos armées croient que les deux hommes doivent se cacher dans la montagne.

Nous rappelons leur description.

L'un est assez grand, pas trop gros, les cheveux coupés en brosse. Il porte un costume de major de l'armée nazie.

C'est un Canadien, mais il parle l'allemand comme l'un des nôtres.

L'autre est un Marseillais.

Mesurant plus de six pieds, il pèse environ 200 livres.

Il a une grosse figure ronde et un air jovial.

Même quand il parle allemand, il laisse

souvent sortir les expressions, peuchère et bonne mère.

Nous avertissons tous les habitants de la montagne d'être sur leur garde.

Les espions sont de dangereux criminels et ne craignent pas de tuer pour préserver leur liberté.

Si vous avez quelques informations au sujet des prisonniers,, mettez-vous en communication avec le poste 25 de Neu-Strelitz.

La musique reprit.

La tante de Madeleine resta longuement pensive.

Marius était gros et grand.

IXE-13 répondait à l'autre description et il portait le costume de major de l'armée nazie.

Puis, la tante pensa à Madeleine.

Elle avait toujours manifesté de la sympathie pour les Français.

– Elle les aurait aidés, oui, elle en serait bien capable...

Mais elle, c'était une bonne allemande.

Elle n'allait pas cacher des espions ennemis.

Elle s'approcha du téléphone.

– Mademoiselle, voulez-vous me donner le poste numéro 25 de l'armée à Neu-Strelitz.

– Très bien, un instant.

Au bout de quelques secondes, une voix reprit :

– Allo ?

– Poste numéro 25 ?

– Oui.

– Je vous appelle au sujet des espions que vous recherchez...

*

Marius dormait, mais lui aussi rêvait.

Il était maintenant, dans son rêve, aux mains des nazis.

Mais ces nazis étaient d'anciens sauvages.

Il l'avait attaché à un arbre et se préparaient à

le viser avec des flèches empoisonnées.

La première flèche partit, puis attrapa juste le lien qui retenait Marius à l'arbre.

La corde coupée, Marius était libre.

Un sauvage était juste à ses côtés.

Marius lui donna un coup de poing.

– Ouf... qu'est-ce qui se passe ? qu'est-ce qu'il y a ? Deviens-tu fou, Marius ? tu m'as donné un coup de poing.

– Moi ? peuchère... je rêvais, patron.

– Chut... tais-toi... écoute.

– Quoi ?

IXE-13 se leva :

– Un bruit de voix, Madeleine est peut-être revenue, ça vient d'en bas.

Il se colla l'oreille au plancher.

Il entendit distinctement la voix de la tante de Madeleine.

– C'est au sujet des espions que vous recherchez, monsieur l'officier, j'ai entendu

l'annonce à la radio, on m'a dit de téléphoner au poste 25.

IXE-13 se releva rapidement

– Marius, la vieille est en train de nous vendre.

– Quoi ?

– Elle téléphone au poste numéro 25.

Avec la vitesse de l'éclair, IXE-13 s'était rhabillé.

Marius aussi.

Ils ouvrirent la porte et descendirent les marches quatre à quatre.

*

– Vous savez où ils sont ?

– Ils sont chez-moi... je ne savais pas que c'étaient des espions.

– Quoi ?

– Ils dorment, venez vite...

Elle donna des détails sur sa demeure.

– Nous saurons bien trouver la maison, madame.

La tante entendit un bruit de pas.

Avant qu'elle ne put faire un geste, elle se sentit saisir par en arrière.

Puis, elle reçut un coup terrible sur la tête.

– Bonne mère, vieille ou non, je ne l'ai pas manquée.

– Tu as bien fait, nous n'avons aucune chance à prendre.

– Qu'est-ce que nous allons faire ?

– Tu me le demandes ? Mais sortir d'ici, nous n'avons pas une seconde à perdre.

*

Le commandant Von Tracht n'avait jamais été aussi en colère. Il menaçait de faire fusiller tous les soldats qu'il rencontrait.

Il était maintenant rendu au poste numéro 25.

Il attendait des nouvelles des recherches qu'on effectuait dans la montagne.

Mais toujours rien, les espions n'avaient laissé aucune trace derrière eux.

Soudain, la sonnerie du téléphone résonna.

L'officier répondit.

Lorsqu'il raccrocha, sa figure était illuminée.

– Nous les avons, commandant.

– C'est vrai ?

– Pas encore... mais ce sera l'affaire de quelques minutes seulement.

– Comment cela ?

– Ils sont chez une vieille femme dans la montagne et ils dorment profondément.

Von Tracht éclata de rire :

– Non, c'est vrai ?

– Parfaitement, commandant.

– Quelle surprise ils vont avoir à leur réveil.

L'officier sortit une carte de la région.

– Tiens, voici la demeure de la femme... j'y

vais moi-même.

– Je vous accompagne, fit Von Tracht.

– Très bien.

– Pouvez-vous passer par le poste 24, prendre mon assistant Bouritz...

– Ça nous allongerait.

– Eh bien, appelez-le, nous le rencontrerons à moitié-chemin.

L'officier appela le poste numéro 24 et transmit les ordres à Bouritz.

Von Tracht, l'officier et quelques soldats prirent place dans une voiture.

Ils rejoignirent Bouritz qui les attendait juste à l'endroit où IXE-13 avait stationné sa voiture.

Von Tracht monta dans la voiture de Bouritz.

– Eh bien, mon cher capitaine, nous allons l'avoir.

– Qui ?

– Mais IXE-13.

– C'est vrai ?

– Oui, nous allons le réveiller.

– Le réveiller ?

– Il dort dans la demeure d’une vieille femme, dans la montagne.

Bouritz éclata de rire :

– Non, mais voyez-vous le réveil ? Nous deux, chaque côté du lit... Mein Gott, j’ai hâte de voir la face qu’il fera.

– Moi aussi.

Et les deux nazis n’avaient jamais été aussi gais.

Les voitures continuaient leur route dans la montagne.

– Nous approchons, fit le chauffeur... c’est la petite maison, là-bas.

En effet, ils apercevaient la maison de la tante de Madeleine.

Trois minutes plus tard, les voitures arrêtaient à la porte.

Von Tracht et Bouritz sortirent les premiers.

Ils foncèrent littéralement dans la maison.

Mais ils n'allèrent pas loin.

– Mein Gott !

Ils aperçurent le corps de la vieille femme.

Elle gisait au plancher, près du téléphone, sans connaissance.

Les nazis fouillèrent la maison de fonds en comble.

Mais ils ne trouvèrent aucune trace d'IXE-13 et de Marius.

Von Tracht et Bouritz auraient pleuré tellement ils étaient déçus.

– Fouillez les alentours, ils ne peuvent être bien loin, il nous faut les trouver.

*

IXE-13 et Marius devaient fuir.

Et Madeleine qui était allée chercher du secours à Neu-Strelitz.

– Je crois que notre chance nous abandonne, Marius.

– Bah, nous nous débrouillerons, patron.

Ils sortirent de la maison.

– De quel côté allons-nous ?

Juste à ce moment Marius montra un point qui s’avançait.

– Regardez patron, on dirait une voiture.

– Ce ne peuvent être déjà les nazis.

Ils attendirent quelques secondes.

– Non, c’est la voiture de Madeleine.

Bientôt, la voiture arriva devant la maison.

Madeleine descendit :

– Que faites-vous dehors ?

– Votre tante, elle a appelé les nazis, elle nous a vendus.

– Hein ?

– Nous l’avons surprise, Marius l’a frappée, mais elle n’est que sans connaissance.

Hans Rusdet s’approcha.

– Vous m’avez demandé ?

IXE-13 avait serré la main de l’homme.

– Maintenant, je crois que votre aide est inutile, les nazis viennent.

– Écoutez, j’ai tout préparé, ce soir, un avion viendra ici.

– Ici ?

– C’est-à-dire qu’il survolera la montagne, voici une fusée, vous la lancerez, j’ai des influences, j’ai fait croire au pilote que c’était une mission spéciale, l’avion viendra vers neuf heures, ce soir, d’ici là, c’est à vous deux de vous cacher.

– Et vous autres ?

– Nous retournons à Neu-Strelitz, il serait trop dangereux de rester ici.

– Vous avez raison.

Marius les interrompit :

– Patron ?

– Oui.

– J’ai faim, nous n’avons pas mangé.

Madeleine se précipita vers la maison.

– J’aurais aimé faire plus que cela pour vous, mais c’est impossible.

– Nous vous remercions infiniment, monsieur Rusdet.

IXE-13 se tourna vers Marius :

– Viens, partons, les nazis vont arriver d’un moment à l’autre

– Vous avez la fusée ?

– Oui.

– Vous tuerez le pilote, tuez-le, autrement, il parlera et je me ferai prendre.

– Entendu.

Madeleine sortit de la maison avec un grand sac.

– Tenez, voilà de la nourriture.

– Merci, vous êtes bien bonne.

– Au revoir, et bonne chance.

Ils serrèrent la main de leurs nouveaux amis.

Puis, ils quittèrent le chemin pour se diriger dans la montagne.

– Les places pour se cacher sont plutôt rares, fit Marius.

– Ne cherchons pas une place pour nous cacher tout de suite.

– Ah !

– Cherchons plutôt un endroit où les avions peuvent atterrir, ensuite, nous chercherons une cachette aux alentours de cet endroit.

– Très bien patron.

Ils gravirent la montagne.

Juste sur le haut, ils trouvèrent un endroit assez grand, sans arbre, où les avions pouvaient atterrir.

– Ici, c’est parfait, maintenant, il nous faut une cachette.

Ils s’enfoncèrent un peu plus loin.

Mais il n’y avait rien.

– Nous sommes bêtes, Marius.

– Comment cela, patron ?

– Pourquoi ne pas monter tout simplement dans un arbre.

– Peuchère, vous l’avez.

Ils choisirent l’arbre qui avait les branches les plus basses.

Tous les deux grimpèrent.

Puis de branches en branches, ils changèrent d’arbre.

Enfin, ils montèrent presque au sommet d’un des plus gros arbres de l’endroit.

– C’est parfait

IXE-13 se mit à cheval sur une grosse branche.

Marius l’imita.

– Peuchère, nous pouvons presque dormir.

– L’important, c’est de ne pas trop parler, autrement, nous sommes foutus.

– Je ne parlerai pas, fit Marius, mais je vais manger.

Il ouvrit le sac. Madeleine leur avait mis du pain, des biscuits et quatre tranches de jambon.

– Peuchère, un vrai festin.

Ils dévorèrent chacun une tranche de jambon et des biscuits.

– Nous mangerons les deux autres plus tard.

Ils avaient toute une journée à attendre.

Ce serait long, mais dans ce gros arbre, ils se sentaient en sûreté.

*

L'heure avançait lentement

Il était maintenant une heure de l'après-midi.

– Patron, regardez là-bas, des hommes.

– Mais oui, on dirait...

– Chut... ne parlons plus, autrement.

Ils reconnurent les nazis à leur uniforme.

Ils gravissaient la montagne.

– Bonne mère, patron... regardez le gros, chuchota Marius.

– Mais oui, nous le connaissons, c'est Bouritz...

– Et l'autre, le grand à côté, peuchère, c'est le commandant Von Tracht.

– Tu as raison.

Marius sortit son revolver.

– Qu'est-ce que tu fais là.

– Bonne mère, c'est le temps de se débarrasser d'eux.

– Tu es fou, ils sont six.

– Nous pouvons en venir à bout.

– Marius, ce serait d'une extrême imprudence, ici, nous sommes en sûreté.

– Mais...

– C'est un ordre que je te donne, mets ton revolver dans ta poche, tout de suite.

Marius obéit à contrecœur.

Les nazis approchaient

Ils passèrent au-dessous de l'arbre sans rien remarquer.

Ils entendirent même la voix de Von Tracht

– Ça ne sert à rien, nous allons faire venir tous les hommes disponibles, la forêt est trop grande.

– Vous avez raison, commandant, fit Bouritz.

– Nous garderons, jour et nuit, nous les prendrons par la faim.

– C'est une bonne idée.

– Cet IXE-13 ne m'échappera pas toujours.

Ils s'éloignèrent de l'autre côté de la montagne.

– Patron, vous avez entendu ?

– Quoi ?

– Il a dit IXE-13, comment se fait-il ?

– Ce n'est pas le temps d'approfondir des mystères, ils ont dû l'apprendre je ne sais trop comment... peut-être par les descriptions.

– Peut-être.

Mais tous les deux pensaient au lieutenant

Girouard.

S'il n'était pas mort ?

– Mais non, c'est impossible, se dit IXE-13 nous avons vu le soldat lui tirer en pleine figure.

Et les minutes continuaient de passer, lentement.

Vers quatre heures, d'autres soldats vinrent près de l'arbre.

Ils fouillaient chaque buisson.

IXE-13 et Marius n'étaient pas gros, en haut de leur arbre.

Mais les nazis s'éloignèrent à nouveau.

Vers sept heures et demie, nouvelle alerte.

Les soldats, munis de flashlight, continuaient leurs recherches.

Ils entendirent un officier déclarer :

– Je vais demander au commandant Von Tracht d'envoyer chercher des chiens de chasse... eux vont les trouver... je me demande pourquoi nous n'y avons pas pensé plus tôt.

Et ils s'éloignèrent.

– Quelle heure, patron ?

– Il passe sept heures et demie.

– Peuchère avec les chiens...

– L'avion devrait être ici à neuf heures... ça leur prendra un bon quart d'heure pour descendre de la montagne, ça mènera presque à huit heures, il faut qu'ils se rendent au poste.

– Mais non, la vieille a le téléphone.

IXE-13 sourit :

– J'ai coupé la ligne avant de sortir.

– Bonne mère, vous pensez à tout.

– Une bonne demi-heure pour aller et une autre pour revenir et enfin un quart d'heure pour remonter avec les chiens, cela mène à neuf heures et quart, si l'avion peut être à temps.

*

Neuf heures cinq.

Il faisait nuit noire.

Nos deux amis avaient descendus de quelques branches.

– Rien encore...

– Écoute, on dirait un moteur.

En effet, le bruit se rapprochait, devenait de plus en plus fort.

IXE-13 sortit sa fusée et la lança.

Il y eut un éclair rouge dans le ciel.

Le bruit de l'avion s'amplifiait.

– Il descend, vite Marius, viens.

De branches en branches, ils se rapprochaient du sol.

Ils voyaient maintenant l'avion, qui baissait, baissait.

IXE-13 toucha le sol.

Marius le suivait de près.

Il allait mettre le pied sur la dernière branche lorsque cette dernière se rompit et le gros Marseillais tomba.

– Tu es blessé ?

– Ma jambe, patron, j’ai mal à la jambe.

– Essaie de te relever.

– Je ne puis pas.

L’avion toucha le sol.

– Je viendrai te chercher.

– Non, partez seul, vous n’aurez pas le temps,
les nazis doivent avoir vu la fusée.

– Je viendrai.

IXE-13 sortit d’entre les arbres.

L’avion venait de stopper.

Il s’approcha du pilote qui venait de
descendre.

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

Lorsqu’ils ne furent plus qu’à deux pieds l’un
de l’autre, IXE-13 bondit.

D’un coup de poing, il assomma le pilote.

Puis, il revint vivement vers l’arrière.

Marius se traînait entre les arbres.

IXE-13 le prit sur son épaule.

– Vite, patron, j’ai entendu des jappements de chiens.

– Hein ?

– Vite.

Il poussa Marius dans l’avion et s’installa à la place du pilote.

Le gros Marseillais se traîna jusqu’à l’endroit où se trouvait la mitrailleuse.

IXE-13 fit partir les moteurs.

– Le pilote, j’oubliais, tue-le Marius.

Quelques balles de la mitrailleuse tombèrent sur le pilote.

À ce moment, des coups de fusils résonnèrent.

Mais l’avion décollait.

Marius aperçut un groupe de nazis et tira.

Quatre soldats tombèrent.

L’avion s’élevait dans les cieux, nos amis étaient sauvés.

– Heureusement, que nous sommes dans le Nord de l’Allemagne, nous n’avons pas long à faire pour être en sûreté.

IXE-13 fit monter l’avion très haut.

– Nous sommes au-dessus des nuages, ils ne nous verront pas.

Les minutes s’écoulaient, lentement.

– Écoutez patron, des bruits d’avion, on nous recherche.

IXE-13 eut une idée géniale.

Il éteignit les moteurs, l’avion continua d’avancer en perdant de l’altitude.

Mais les bruits des moteurs des autres avions s’éloignaient pour enfin disparaître complètement.

IXE-13 remit ses moteurs en marche.

– L’eau... la mer... nous sommes sauvés.

Le pire était fait.

Bientôt, ils furent au-dessus de la Manche.

IXE-13 ajusta les écouteurs pour la radio et

essaya de capter un poste d'Angleterre.

– Allo ? Allo ? Appelons Angleterre, appelons Angleterre.

Soudain une voix lointaine résonna aux oreilles d'IXE-13 :

– Poste 14, entendons indistinctement, essayez de parler.

– Agent secret IXE-13 et son compagnon Marius Lamouche reviennent en Angleterre, mission accomplie. Vous entendez ?

– Oui.

– Sommes dans un avion deux moteurs. Avion nazi. Ne nous descendez pas, voici notre position.

L'homme lui donna des détails pour savoir où atterrir.

Une demi-heure plus tard, l'avion atterrissait.

Aussitôt une dizaine de soldats armés jusqu'aux dents l'entourèrent.

Ils ne voulaient pas prendre de chance.

IXE-13 sortit de l'avion et se présenta à un officier.

– Vous êtes seul ?

– Non, mon ami est en dedans.

On sortit Marius, il était sans connaissance.

Sa blessure à la jambe était-elle si grave ?

Enfin, IXE-13 et son ami ont réussi à revenir sains et saufs.

Quelle nouvelle mission va lui confier Sir Arthur ?

Ne manquez pas de lire le prochain chapitre des aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens.

Cet ouvrage est le 370^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.